

Daniel Roulland

La fille des rus

Conte

La Boire se jette tellement à la mer qu'à la fin elle s'y fond. Du moins s'y fondrait-elle définitivement si... un puissant ressort ne l'entraînait aujourd'hui à remonter son cours. On remonte bien les réveils pour connaître son temps. Oui la Boire est possédée tout à coup par l'esprit d'un intrépide mascaret. Lasse d'un mariage de raison avec le riche et puissant Océan qui partage effrontément les bouts des lits de tant d'amantes eaux de par sa vaste géographie, elle est prise d'un désir effréné de recherche de son origine comme c'est dans l'air du temps présent.

Oui le temps compte dans les affaires fluviales autant que le débit, la pente, la résistance des monts et des montagnes qui imposent d'innombrables détours, le temps de s'écouler précisément. Comment se représenter une vie informelle et quasi infinie qui se passe à couler sans s'effondrer sur elle-même ? Elle sait comment ça n'en finit pas de finir, sa trajectoire de plus de mille kilomètres, mais elle voudrait bien connaître ses parents, sa généalogie de modeste H2O. Tout un chacun a le droit de savoir où il est né et de qui, non ? Et aujourd'hui elle pense que le moment est bien choisi de commencer l'enquête, en cette fin de printemps où la fonte brutale des neiges gonfle sa poitrine et son ventre de liquides nutritifs et vitaux pour les habitants de ses rives.

Se faufiler humblement sous les ponts qui grondent du flux des moteurs à explosions, se faire canaliser de ci de là parce qu'on vous reproche votre libre turbulence traduite en remous, tourbillons et dangers ou votre supposée errance qui invente et détruit des îles et des îlots sans noms, pour l'engeance humaine trop humaine, ce n'est plus une vie digne d'être vécue sans doute. En cours de route, si l'on ose ainsi pasticher la circulation humanoïde, des frères et sœurs ont pourtant afflué pour lui venir en renfort contre l'hostilité générale : ainsi du petit Boir et du grand Main, de la Chère, de la Veine et des deux Sèves qui savent donner sans compter et surtout sans attente de retour.

Toujours et jamais la même, si polluée par les usines qu'elle longe et les mégapoles qu'elle traverse et qui la transforment souvent en cloaque, elle qui enjolive et ennoblit pourtant leurs visages, leurs blasons et décuple leur attractivité touristique, elle éprouve une plus que séculaire lassitude et parfois un sentiment récent de dégoût, pour ne rien cacher. Songez qu'on interdit désormais à ses eaux de baigner les corps des Apollon et des Vénus des temps postmodernes. Des ports de commerce en eau trouble, des cathédrales gothiques, des châteaux forts ou Renaissance, des buildings et des éoliennes, des bois et des prés à inonder, des moulins à biefs ou à brise presque maritime... des centrales nucléaires pourquoi pas ; elle en a vu de toutes les couleurs et de toutes les effluves dans sa descente non pas en enfer mais au niveau zéro de la mer qui attise toutes les convoitises dès qu'arrivent les étés bronzant.

La Boire est en danger proclament une espèce particulière d'hominidés qu'on nomme écolos. Une fois traitée et bien traitée, elle est tout à fait potable rétorque la faune des usines d'épuration, à la haute technicité au-dessus de tous soupçons. A défaut d'être navigable sur l'essentiel de son parcours, elle est buvable et convenable pour les ablutions domestiques.

Qu'un démentiel orage se jette sur sa petite famille et on l'accuse de crime contre l'humanité. Si les bâtisses humaines sont construites parfois imprudemment sur les sables de ses alluvions, est-ce sa faute ? Si des écervelés se laissent prendre au piège de ses sables mouvants, on lui en fait grief encore. Sa rebelle innocence ne trouve pas beaucoup d'éloquents avocats. Oui la Boire est sauvagienne par

nature et sans doute elle tient cela de ses ancêtres. Biger était son patronyme latin et bigérien est son destin. Elle coule de sources et la voici qui y revient fièrement. Les anguilles ne remontent-elles point son estuaire afin de se reproduire et perpétuer leur espèce ? Comment elles s'arrangent avec les brochets qui veillent jalousement sur leur domaine aquatique avant de finir, peut-être, avec une sauce au beurre blanc dans un restaurant gastronomique, Poséidon seul le sait.

La fable du robinet à l'origine du Danube, et narré avec tant de culture et d'esprit par Claudio Magris dans son livre irremplaçable sur le sang qui irrigue la Mitteleuropa, ne saurait satisfaire la soif de vérité d'un cours d'eau qui divise tout un pays entre son nord et son sud. On découvre d'abord des *eaux étroites* qui ferait songer à Julien Gracq puis des ruissellements presque torrentiels avant d'atteindre à des filets plus ou moins scintillants qui sinuent au milieu des prés, puis de simples infiltrations dans des sols herbeux et boueux où ils semblent se cacher avant de disparaître totalement. Un enchevêtrement de rus inextricable, un réseau mi-visible mi-souterrain de clapotis et de gargouillis qu'on ne pourrait voir qu'à l'oreille, une secrète organisation de sources miraculeuses et miraculées sur les pentes douces du mont Herbie des joncs, montagne à vaches sans grand relief, de parents sans noms, sans terres mais si honnêtes et généreux.

FIN